

quelques noms phares, mais l'auteur - on le comprend - ne cherche pas à déterminer lequel est plus scientifique que l'autre. Une synthèse intéressante, même si le lecteur reste un peu sur sa faim. ■ D. CL.

Presses universitaires de Grenoble 2011,
126 p., 15 €.



Il n'y a pas une, mais des sciences économiques, affirme l'auteur, propos qu'il relativise dans le dernier chapitre (« *des sciences à prétention modeste* », écrit-il). Les approches des grands courants de pensée sont différentes, mais elles recèlent chacune une capacité à éclairer une part du réel. Il entreprend donc de nous présenter d'abord les précurseurs (Smith, Ricardo et Marx), qui « *ont marqué la discipline par leurs réflexions et leurs approches* », puis les fondateurs (Walras, Veblen, Keynes, Schumpeter, Hayek et Friedman), qui « *ont ancré les sciences économiques dans le concert des sciences modernes par des théories et des méthodes d'analyse rigoureuses* ». On remarquera au passage qu'aucun des fondateurs ne se situe dans la lignée du précurseur qu'était Marx. Un (trop) rapide chapitre sur les courants actuels majeurs distingue la constellation libérale, la constellation keynésienne, la constellation « structurale » (les institutionnalistes, les conventionnalistes, les socio-économistes et, curieusement, les théoriciens de la croissance endogène) et la constellation « systémique » où, à côté des régulationnistes, les marxistes et les tenants de la décroissance font leur apparition.

Chacun de ces courants est rapidement présenté, avec